

Laurent Cornaz

Poh(a)te

De l'interprétation en psychanalyse

Une ascèse de l'écriture ne me semble pouvoir passer
qu'à rejoindre un « c'est écrit » dont s'instaurerait le rapport sexuel.
Phrase conclusive de *Lituraterre* (12 mai 1971)

[La psychanalyse...], c'est une pratique de bavardage
Le moment de conclure, séminaire du 15 novembre 1977

D'une énonciation...

Le 17 mai 1977, Lacan frappe une formule — un *logion*, comme les appelle Jean-Claude Milner¹ — dont, plusieurs fois déjà, il a émaillé son enseignement. Il a recouru au *il n'y a pas* (« pas d'Autre de l'Autre », « pas de métalangage », « pas de rapport sexuel »...). Cette fois, c'est un *il n'y a que* qu'il met en avant : « Il n'y a que la poésie qui permette l'interprétation. »

Comment entendre ces *logia* de Lacan ? Ils ressemblent certes aux propositions que Wittgenstein appelait « tautologiques » (et hors desquelles, dans sa jeunesse, il ne tolérait que le silence), mais faut-il, comme le propose Jean-Claude Milner², les prendre pour tels ? Je le dis tout net : ce n'est pas mon option. Je tiens que son propos, Lacan, par sa parole, ne le laisse pas s'absorber dans son énoncé, s'identifier à son écriture. C'est « à propos... » que sa parole énonce son propos, et cet « à propos » n'en est pas dissociable. Que l'expérience psychanalytique participe de la poésie s'entend certes dans l'énoncé qui le dit, mais à l'ériger en *logion*, on en efface l'énonciation. Qu'on dise reste oublié derrière ce qui se dit dans ce qui s'entend³.

L'oubli de l'énonciation tue la poésie. Comment entendre alors cette poésie sans laquelle pas d'interprétation ? C'est tout l'enjeu de la parole de Lacan : l'équivoque est à son comble quand ses formules paraissent cristallines, quand il en vient, par exemple, à dire explicitement (à l'automne de la même

¹ « Dès avant le mathème proprement dit, la proposition transmissible se laisse reconnaître — signalée par sa syntaxe (la plus simple possible) et par sa récurrence. Il est commode de la désigner du nom de *logion*, d'un terme emprunté à la philologie des Évangiles, mais à des fins toutes laïques. » Jean-Claude Milner, *L'oeuvre claire. Lacan, la science, la philosophie*, Paris, Seuil, 1995, p. 26.

² « Lacan s'est intégralement fié à l'écrit (et non pas au transcrit) pour transmettre sa doctrine. Une donnée compte pour rien : la parole de Lacan. » *L'oeuvre claire, op. cit.* pp. 28-29.

³ Phrase d'ouverture de « L'étourdit », in *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 449.

année) que la psychanalyse n'est pas une science⁴. Lacan risque là, en connaissance de cause, le malentendu : la pratique psychanalytique ?, une pratique poétique — irréfutable, donc — et non un travail scientifique soumis au « tribunal de la raison ». C'est clair, dirait Jean-Claude Milner et, ajouterait-il, cela signe l'échec de toute l'entreprise lacanienne en tant qu'elle renoncerait à prendre appui sur la scientificité de la linguistique : l'aurore ne se lèvera pas en ce domaine où « le moi se fait titre à parader de l'existence⁵ ».

Nous n'irons pas si vite ! La rapidité de sa conclusion, Jean-Claude Milner la doit à sa décision de lecteur : ne compter pour rien la parole de Lacan. Oublier méthodologiquement que Lacan dise, arrange peut-être le philosophe ; quant au psychanalyste, méthodologiquement, il s'y tient...

... à une question d'orthographe

Remarquons d'abord que la formule de Lacan ne dit pas que l'interprétation tienne toute dans l'effet poétique, elle pose seulement qu'aucune interprétation ne saurait s'en passer. Cela n'invalide pas la raison, disons, pour reprendre à Frege sa métaphore, que ça lui donne de la couleur et de la lumière⁶. Si la poésie seule guérissait, si la poésie guérissait les poètes, ou leurs lecteurs, si, plus généralement l'art guérissait, la chose se saurait. De l'effet de l'art (que la musique, par exemple, adoucisse les mœurs) on peut discuter, mais il est de fait que l'art ne lève pas le symptôme. Qu'en psychanalyse la parole touche au symptôme, c'est à la fois l'expérience sur quoi se fonde le frayage de Lacan et son enjeu. La question se retourne donc : qu'est-ce qui dans l'expérience poétique d'un Gérard Labrunie, d'un Arthur Rimbaud, d'un Vincent van Gogh, d'un Antonin Artaud, d'un Jorge Cuesta et autres « suicidés de la société », qu'est-ce qui dans l'aventure sans retour d'un Jim Morrison ou d'un Jimmy Hendrix, dans la mise corporellement en jeu de soi d'un Michael Jackson, d'une Sophie Calle... ne permet pas qu'elle fasse interprétation ?

Or Lacan, à peine a-t-il lâché son aphorisme, enchaîne : « C'est en cela que je n'arrive plus, dans ma technique, à ce qu'elle tienne. » Que le poète évite l'interprétation, c'est peut-être dans l'ordre des choses — encore que cela reste à démontrer⁷ ; mais que lui, le psychanalyste, n'arrive pas, n'arrive plus « dans sa

⁴ « Mon séminaire, je n'ai pas la moindre envie de le faire. Je l'ai intitulé cette année *Le moment de conclure*. Ce que j'ai à vous dire, je vais vous le dire — c'est que la psychanalyse est à prendre au sérieux, bien que ce ne soit pas une science. Comme l'a montré abondamment un nommé Karl Popper, ce n'est pas une science du tout, parce que c'est irréfutable. C'est une pratique [...]. » 15 novembre 1977.

⁵ Allusion à la quatrième de couverture des *Écrits* : Lacan y inscrit « la découverte de Freud par Jacques Lacan » dans le prolongement du « débat des Lumières ».

⁶ « On pourra aussi tolérer les différences qui tiennent à la couleur et à la lumière que la poésie et l'éloquence s'efforcent de donner au sens. » Gottlob Frege, *Écrits logiques et philosophiques*, Paris, Seuil, 1971, p. 107.

⁷ C'est la question qu'ouvre le conseil donné à Rilke par Lou Andréas-Salomé : « Pour rester poète, ne fais pas de psychanalyse. »

technique » à ce que tiennent une interprétation, n'est-ce pas autrement gênant ? Que reste-t-il de la psychanalyse si l'interprétation ne tient plus ? « Plus » laisse à penser qu'une interprétation psychanalytique, « ça eût tenu », comme disait Fernand Raynaud. Quand ? Le choix du mot « technique » le suggère discrètement : dans la technique de Freud. Dans celle de Lacan, ça ne tient plus...

Du croisement de ces deux affirmations — « c'est en cela » relie les deux affirmations : la particulière je n'arrive plus à l'universelle il n'y a que — choit, comme un constat (désabusé ?), cette conclusion (en guise d'excuse ?) : « Je ne suis pas assez poète. » La transcription — toutes les transcriptions — affectent le mot poète d'un « â », laissant entendre la bizarre accentuation dont, en l'énonçant, Lacan l'a chargé. Et, pour qu'on ne croie pas qu'il ait été surpris par un intempestif bâillement, il récidive tout aussitôt : « Je ne suis pas poète assez. » Pourquoi, à cet endroit précisément (et nulle part ailleurs), déforme-t-il le mot « poète » en « poâte » ? Par dérision ? Mais comment soutenir qu'au moment d'énoncer qu'il n'y a que la poésie qui permette l'interprétation, il stigmatise — pas très finement — le poète ? Qu'il dise manquer de poésie impliquerait qu'à la façon d'un Léon-Paul Fargue⁸, il se rie du poète ? Non, décidément, cette « autocritique », pour sympathique, pour séduisante qu'elle puisse passer de la part d'un qu'on prendrait pour un « maître », ne va pas de soi.

Et si Lacan, « assez maître de lalangue » comme il ose l'écrire (ce même printemps 1977)⁹, en jouait, oralement, poétiquement, pour son public du séminaire ? Un tour poétique, ce hihanement ? Une interprétation, pourquoi pas ?, qui — tiens, justement ! — n'aurait pas tenu ? Mais quelle interprétation ? Mon embarras serait alors la preuve que je ne suis pas poète, pas assez pour entendre ce « poâtassé ». Psychanalystes, encore un effort... ! Mais, au fait, comment devient-on poète ?

Une pratique publique de la psychanalyse

Le séminaire est un dispositif créé au long des ans par Lacan en réponse, toujours plus affirmée, à l'universitarisation de la formation des analystes. Une offre, créatrice de transfert, que personne jusqu'à maintenant n'a reprise, n'a soutenue à un tel degré de sérieux¹⁰ : un lieu public de transmission

⁸ « Au pays de Papouasie

J'ai caressé la pouasie.

La grâce que je vous souhaite

C'est de n'être pas papouète. »

⁹ Assez maître pour parvenir « à la pointe de l'inintelligible », « Joyce le symptôme », in : *Autres écrits, op.cit.*, p. 570, et pas poète assez pour que tiennent la technique de l'interprétation (freudienne) : ces deux « assez » seraient-ils le même ?

¹⁰ Dans un texte appelant à la défense de la psychanalyse « menacée » par *l'amendement Accoyer*, on lit : « Si la psychanalyse se tenait jusqu'ici dans les territoires protégés de

de la psychanalyse. Si, en dépit de multiples tentatives, un tel dispositif de transmission reste pratiquement intransmis, n'est-ce pas une preuve que la pérennisation d'une institution (d'un « cadre », comme on le dit souvent du dispositif de la cure) ne suffit pas à la transmission de la psychanalyse ? Que c'est, à l'inverse, la pratique singulière de la parole qu'elle met en jeu qui crée le cadre, le dispositif ?

Pour que la transmission de la psychanalyse ne reste pas prisonnière du secret de la cure, il fallait inventer un dispositif où son discours — le lien social qu'il instaure — soit publiquement tenu. Quelque chose comme l'événement d'une psychanalyse en public. Freud le premier était passé par cette nécessité : et c'est par le livre, essentiellement, qu'il y a répondu. Il a rendu public l'analyse de ses rêves, de ses lapsus, oublis et mots d'esprit. Bien que tributaire du dispositif livresque, la parole de Freud a pourtant provoqué le remous que l'on sait dans la société de son temps ; n'est-ce pas du fait qu'il écrivait ce que lui dictait sa pratique analytique ? Avec ce risque (qui se révélera majeur pour la psychanalyse) : que ce qui est dans le livre retourne au livre, c'est-à-dire devienne objet d'enseignement universitaire.

Lacan a commencé par reprendre le geste freudien en le commentant devant des analystes en formation. Interdit de parole au sein de l'association fondée par Freud, il se risque à soutenir publiquement ce discours encore neuf, peu ouï des analystes eux-mêmes, qu'inaugura Freud dans *L'interprétation des rêves*, *Le mot d'esprit...*, ses récits de cas... En direct, à voix nue — la publication ne venant qu'en place de déchet. Une auto-analyse alors, comme on a pu en faire grief à Freud ? Pour que son enseignement « ne soit pas une auto-analyse », Lacan s'adresse, dit-il, « à des analystes supposés ». Aux murs, lancera-t-il à Sainte-Anne devant un parterre de psychiatres, à la caméra aussi bien, dit-il en débutant *Télévision*, car « même à ne rien entendre, un analyste tient ce rôle ». Les murs font résonner le silence d'une voix, la caméra scintiller l'éclat d'un regard. C'est en convoquant l'objet qu'il a isolé comme cause du désir que Lacan, semaine après semaine, donne à voir et à entendre, parle ses mathèmes — l'écrit qu'il présente et qui lui sert à dire son expérience.

C'est dans ce dispositif — destitué donc de la posture de l'expert en psychiatrie censé montrer à ses élèves comment, sous la production néologique, débusquer un délire¹¹ — qu'il fait part, le 19 avril 1977, d'un néologisme qui lui est venu à l'esprit : varité qui condense vérité et variété. À dire ainsi, à haute

l'espace privé, la voici exposée à présent que les pouvoirs s'investissent de plus en plus dans la réglementation des rencontres humaines. » La tenue de son séminaire par Lacan n'objecte-t-elle pas à la pseudo-évidence que la pratique de la psychanalyse puisse rester une « rencontre humaine » à l'abri d'un « territoire protégé » ?

¹¹ Le 30 novembre 1955, le Docteur Lacan — le titre vaut en cette occasion d'être mentionné — revenant sur la présentation d'un malade à Sainte-Anne, élit le néologisme comme signature de la psychose... Cf. le mot « galopiner » in : Marcel Bénabou, Laurent Cornaz, Dominique de Liège, Yan Péliissier, *789 Néologismes de Jacques Lacan*, Paris, EPEL, 2002, p. 104.

voix, ce qui lui passe par la tête, ne se met-il pas, en public — devant « l'assistance » de son séminaire, comme il dit — en posture d'analysant ? Il parle aux oreilles murées de ceux qui écoutent la mélopée de son dire, à l'œil aveugle qui scrute sa gestuelle, sa maladresse à tresser des ronds de ficelle — comme s'il y avait là, face à lui, dans cet « attroupement », de l'analyste. C'est cela le séminaire qu'il s'efforce, séance après séance, de tenir : une pratique publique du discours psychanalytique.

Et si cela tient, si l'on s'écrase dans l'amphithéâtre, c'est qu'il y a jouissance à l'entendre, à le voir tenir un discours inouï. La parole de Lacan desserre l'impératif de l'univocité du sens — (ce qu'ici, nullement poâtassez comme le lecteur l'aura remarqué, je ne fais pas...) Et l'invite, faite à tous par Lacan, de venir l'écouter est une offre à l'assister dans la performance de son dire. Au séminaire, sa parole est l'affaire de l'écoute de tous. Cette assistance, la fonction de voir et d'entendre celui qui s'efforce de dire la découverte freudienne, Lacan va la mener à la limite du supportable, jusqu'au point où sa parole se tarisse...

De la jouissance, la psychanalyse — c'est son propos, sa pratique — propose un lieu pour qu'elle puisse être non pas seulement jouie, mais entendue. Dans le transfert se dit une jouissance. Dire qu'elle se dit, c'est l'interprétation.

...quand ça s'écrit

Ayant lancé : « Il faudrait s'ouvrir à la dimension de la varité », Lacan aussitôt démontre en acte qu'il ne fait plus fonds sur la technique (freudienne) qui table sur la libre parole de l'analysant pour atteindre la vérité latente du symptôme : « Si un sujet analysant glisse dans son discours un néologisme, comme je viens d'en faire, ce n'est pas une raison pour croire automatiquement que ce soit réel. » Ce qui, dans une perspective psychiatrique, pouvait paraître un acquis dû à la psychanalyse — la production néologique signe le délire —, dans le dispositif du séminaire, devient question béante : quoi dire de cela — d'une jouissance qui s'ignore ? Ce qu'en dit alors Lacan est, cette fois-ci, minimal : « Le néologisme apparaît quand ça s'écrit... »

C'est tout ? Oui, c'est tout ! Lacan, après plus de quarante années de pratique et plus de vingt de frayage public de son discours, ne s'autorise à dire... rien de plus. S'autorise, devrais-je dire, à ne rien dire de plus. Un néologisme, ça apparaît à l'écriture — comme le motif d'une photographie apparaît sous l'effet du révélateur. Si, ce 19 avril 1977, Lacan s'en tient là, cela implique que tout ce qu'il avait pu dire de plus, auparavant, tombe. Un néologisme n'est pas signe de quelque chose, d'un délire par exemple. Non, cela, de la place où il se tient maintenant, il ne peut plus le dire. De cette place où le jouer du dire est, publiquement, en jeu.

Ce tarissement du discours théorique, Jean-Claude Milner, en philosophe conséquent, s'en afflige ; il y voit un renoncement — inexplicable — de la pensée rationnelle, (« classique », dit-il) dont Lacan avait pourtant prouvé

(et Milner s'attache à le démontrer) qu'il savait en faire cas¹². Quant à la folie, Lacan aura abandonné là non seulement le souci de la psychiatrie de satisfaire la demande (sociale, une demande est nécessairement sociale), mais encore celui, proprement philosophique, de construire un discours aveuglément tissé sous le principe de non-contradiction. Son frayage, comme il disait, c'est-à-dire le mouvement même de la pratique de son séminaire, l'aura amené à tenir un discours au plus près d'une autre exigence, impratiquée jusqu'à lui. À se faire dupe de ce qu'il nomme parfois la structure et qui est l'impossible nouage d'un corps à la langue. C'est l'émergence du nœud qui, pour Milner, est la cause de cette mortelle involution : « Le nœud était donc mortel. »

Par un effet presque machinique, cette émergence désamarré l'instance de la lettre ; celle-ci, flottant comme un vaisseau en état d'ébriété, foisonne indéfiniment — sous le fanion de Joyce¹³.

Quelque temps plus tard, Milner reviendra sur l'explication qu'il s'était donnée d'un incompréhensible « ralliement à Wittgenstein » par le dernier Lacan se livrant en silence à l'ébriété du poème. « Peut-être était-ce justement le contraire », se ravise-t-il. Lacan se serait tu pour montrer que le silence est impossible : « Ça parle même quand ça se tait. »

Que jamais ça ne se taise, ce serait cela — malédiction ou félicité — que sténographie en fin de compte le nom de langage. Lacan y accéda tout d'abord par la voie du « ça parle », où la linguistique se révéla décisive, par sa seule possibilité, plutôt que par ses théorèmes propres. Lacan peut-être constata quelque jour qu'il y accéderait mieux par la voie d'un « c'est écrit », à quoi les Lettres conduisaient, et la réflexion sur les sexes. De là quelque retour à l'idéogramme et au hiéroglyphe, en tant qu'ils ne montrent pas, mais disent¹⁴.

Je voudrais faire valoir ici ce « retour au poème » que pointe Milner et qui le préoccupe tant, non comme la progression ou la régression d'un raisonnement théorique, mais comme l'effet de la pratique même du séminaire, de la tenue, de la performance soutenue par Lacan du discours psychanalytique dans l'arène publique qu'offre l'université. Faire valoir qu'il n'y a là nul retour à un « c'est écrit » oraculaire que mettrait en forme l'écriture du poème (même idéogrammatique, hiéroglyphique ou nodale), mais l'accomplissement d'un quart de tour fait par Lacan par un réglage de son dire sur la poésie. Non un

¹² « Songer au Lacan de ce temps, c'est invinciblement songer au Wittgenstein de la fin du *Tractatus* : il faut se taire sur ce qui ne se laisse pas dire ; il faut montrer ce sur quoi on ne peut que se taire. Or, Lacan se tait et Lacan montre. Ce qui est montré en silence, c'est ce sans quoi la transmission de la psychanalyse ne saurait s'accomplir intégralement. Comment échapper au raisonnement inductif ? Si le mathème est aboli, alors on ne peut plus dire, on ne peut que montrer. » Jean-Claude Milner, *op. cit.*, p. 167.

¹³ *Id.*, *ibid.* p. 171.

¹⁴ *Id.*, « De la linguistique à la linguisterie », in : *Lacan, l'écrit, l'image*, Paris, Champs-Flammarion, 2000, p. 24.

« c'est écrit », mais bien un « ça s'écrit ». Ça apparaît quand ça s'écrit — à savoir, dans l'énonciation.

Une version hystorique de la psychanalyse

C'est le statut de l'écrit qui, ici, est en jeu. Dire que le néologisme apparaît à l'épreuve de l'écrit, c'est ne plus dire que le néologisme soit l'écriture d'un symptôme. C'est donc aussi le statut de l'interprétation qui est en jeu : l'écoute de l'analyste n'est pas ce déchiffrement que fit Champollion face à l'énigme des hiéroglyphes. La métaphore freudienne ne tient pas. On n'arrive pas, dans la technique, à ce qu'une telle métaphore tienne. Pourquoi ? Parce qu'une telle technique de déchiffrement table sur l'existence, quelque part, sur une autre scène sur laquelle s'inscrirait le texte inconscient (ah ! cette « obrescène » comme la qualifie Lacan dans cette même séance¹⁵ ! Comment, en effet, sans lieu de représentation — sans une scène pour le trauma —, faire exister un texte inconscient ?) La technique freudienne « tient » en faisant du rêve, du symptôme la manifestation perceptible de pensées inconscientes ; palimpseste, le rêve serait, côté récit, le texte manifeste qu'il suffirait de décoder pour accéder au texte latent, au sens caché que recèlerait ce texte inconscient inscrit sur l'indispensable autre scène. C'est à cette écriture-là, représentative, que Lacan, renonce. Avec les nœuds, il passe d'un c'est écrit à un ça s'écrit.

Mais à cette version oraculaire et scripturale de la psychanalyse, que les surréalistes ont popularisée, il aura puissamment contribué. Cette version fait de l'écriture automatique, de la poésie donc, une voie royale de l'inconscient, à l'instar du rêve. La folie serait un poème inouï, inaudible, inécoutable peut-être, qui parle sans que, la plupart du temps, nous l'entendions. La folie serait poésie en train de se dire au mépris des conventions sociales et des réalités prosaïques, car la folie se moque de la bienséance et du train-train quotidien. Le poète, sensible au rêve, à la folie, s'en fera le porte-parole. Il chantera l'amour fou. Lacan, à Sainte-Anne, est entré par cette voie-là dans le délire de ses patients. De la littérature à la psychiatrie, de Nadja à Aimée un lien se tisse là, une alliance¹⁶. Cette alliance est encore vivante quand Lacan, en 1960, cherche à

¹⁵ « Freud imagine que le vrai, c'est le noyau traumatique. C'est ainsi qu'il s'exprime formellement. Ce soi-disant noyau n'a pas d'existence — il y a... (comme je l'ai fait remarquer en invoquant mon petit-fils) que l'apprentissage que le sujet a subi d'une langue entre autres, qui est pour lui lalangue, dans l'espoir de *ferrer elle*, lalangue, ce qui équivoque avec faire réel. Lalangue, quelle qu'elle soit, est une obscénité, ce que Freud désigne — pardonnez-moi aussi l'équivoque — de l'obrescène, de l'autre scène que le langage occupe de sa structure, structure élémentaire qui se résume à celle de la parenté. » *Les non-dupes errent*, 19 avril 1977. Cette *obrescène* (douteuse à la transcription) n'aura pas été recueillie par les collecteurs des *789 néologismes* — qui n'ont pas raté l'*eaubescène* que Lacan, cette fois, couche par écrit dans « Joyce le symptôme ».

¹⁶ Nadja, est-ce le nom d'une femme ou le titre d'un livre ? Et Aimée ? Leurs noms de Pythie, de Sibylle disant, à leur insu, une vérité que recueille le poète, le psychanalyste. « Nadja

définir l'éthique du psychanalyste en conjoignant les plaisirs préliminaires articulés par Freud à son principe de plaisir avec l'ascèse qu'il prête (Denis de Rougemont aidant) au troubadour aimant — ascèse que Jacques Roubaud traite de « balivernes ». André Breton, son « hasard objectif » et son amour fou et quelques vers d'Éluard sont convoqués, à titre de grands témoins, pour lester d'un poids d'expérience réelle (?) cette éthique du psychanalyste qu'il paraissait à Lacan, en cette période hautement morale de l'existentialisme, nécessaire de promouvoir :

Bref, j'ai voulu vous faire sentir aujourd'hui que c'est une organisation artificielle, artificieuse, du signifiant qui fixe à un moment les directions d'une certaine ascèse, et quel sens il faut que nous donnions dans l'économie psychique à la conduite du détour¹⁷.

Chassez l'une, l'autre revient ...en galopant. Si le néologisme que le malade laisse échapper signe le délire qui l'habite, n'est-ce pas parce que le délire est essentiellement poésie ? Et si la poésie rend fou, pourquoi la poésie ne guérirait-elle pas ? Telle est une version — qualifions-la d' « hystorique » — de la psychanalyse reçue dans les années trente en France et bien vivace après la guerre dans certains milieux psychiatriques. Une version poétique-ascétique de la psychanalyse, assez pour en faire une éthique.

Si donc, en 1977, autocritique il y a — ou, si l'on préfère, si bêtise il y avait en 1955 — cette critique porte sur le statut même de la découverte freudienne : l'inconscient n'est pas cette écriture cachée, cryptée qu'imaginaient Freud, et Breton, et Lacan à ses débuts — et que Derrida imagine toujours. Nous imaginons ainsi ce que Freud a découvert — qu'il a nommé *das Unbewusste* et que Lacan a tôt dit être structuré comme un langage — parce que nous n'avons pas pris la mesure de son impossible. Prendre au sérieux la découverte de Freud, c'est la maintenir comme impossible, impossible à représenter, à dire, à écrire — les fameux « il n'y a pas ». C'est en faisant son séminaire, en tâchant de dire dans ce dispositif analytique que Lacan expérimente cet impossible, ce Réel. Le nouage du corps avec la langue, c'est l'impossible, c'est le parlêtre. Qu'on dise reste oublié..., mais apparaît, inopinément, « quand ça s'écrit » — équivoque, néologisme à l'occasion. Oui, mais de quelle écriture ?

Ce qu'écrit (hors transcription) une énonciation

Même s'il suppose de l'analyste dans son public, Lacan n'attend pas pour autant qu'on entende, au vol de sa parole, les néologismes qu'il profère. Il

constitue l'horizon, peu aperçu, mais néanmoins déterminant, de tout écrit lacanien », écrit Jean-Claude Milner en appui à sa démonstration. *L'oeuvre claire*, op. cit. p. 25.

¹⁷ Jacques Lacan, *L'éthique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, p. 181. Dans « De la pluie de feu au nouvel amour. La *Comédie* de Lacan », Mayette Viltard demande : « Pourquoi Breton-Éluard ? [...] Comment se rejoignent la Fortune et l'art poétique ? » Sa réponse est que Lacan n'est pas, à ce moment-là, en mesure de prendre en compte que « le corps résonne dans l'expérience vivante de la lettre ».

les pointe lui-même, les introduit par de petites incisives « orthographiques¹⁸ ». Pour celui qui nous intéresse ici, il le déplie carrément :

Il faudrait s'ouvrir à la dimension de la vérité comme variable, de ce que j'appellerai la varité, avec le é de variété avalé.

Si l'on n'entend pas, dans varité, le « é » élidé de variété, on passe à côté du néologisme. Entendre ce « é », c'est le lire comme absent. Le néologisme apparaît bien quand Lacan précise que le « é » de variété a été « avalé ». Qu'est-ce qui s'écrit là, au juste, et qui, s'écrivant, fait apparaître le néologisme ? Eh bien rien justement, rien que le manque de « é ». Ce qui s'écrit n'est donc pas ce qui apparaît ; c'est ce qui produit ce qui s'entend. Le néologisme n'est pas, à proprement parler, ce qu'on dit (et que retiennent les dictionnaires), mais qu'on dise ; qu'on élide, par exemple comme c'est le cas ici, en disant. Si néologisme il y a — si je comprends qu'il s'agit d'un mot créé —, c'est précisément du fait que je suppose (ou que je croie¹⁹ celui qui me le fait remarquer), bref que je lise comme manquant le « é » de variété ou, à l'inverse, que je suppose substitué un « a » au premier « é » de vérité. Ces deux opérations revenant au même, il est impossible de savoir laquelle est effective : passe-t-on de variété à vérité ou de vérité à variété ? Le néologisme est fait d'une indécidabilité apparue à même lalangue, à l'oreille donc, par une opération que seule fait apparaître l'écriture. L'oreille — l'énonciation — fusionne ces deux opérations en créant un mot, néologique du fait de cette indécidabilité qui apparaît à l'écriture.

Le paradoxe n'est pas cette indécidabilité, il est celui de l'écriture. Sans les lettres de l'alphabet, sans le « é » et sans le « a », isolés par notre système d'écriture, le vif du néologisme (son indécidabilité productrice de sens) échappera ; il n'y aura pas néologisme : l'altération de la langue ne sera pas entendue. Le lapsus, qui suppose un sens à cette altération, est donc une variante du néologisme : il apparaît, lui aussi, quand ça s'écrit. L'écriture (alphabétique en l'occurrence) confère le statut d'une « formation de l'inconscient » à une énonciation en faisant apparaître la combinatoire signifiante qui l'a suscitée. Mais ni le lapsus, ni le néologisme, ni le mot d'esprit ne sont la transcription d'un énoncé puisque précisément aucun énoncé n'est là (préexistant sur une autre scène). Ils ne sont rien que ces lettres viendraient représenter. Ils sont événements de parole que l'écriture alphabétique révèle, mais ne transcrit pas. Il n'y a pas lieu de postuler là une archi-écriture, des lettres-traces originaires ; le jeu de lalangue, des signifiants, suffit.

¹⁸ Le recueil des 789 *néologismes...* les met bout à bout en une longue ligne qui court de la première à la dernière page du livre.

¹⁹ Au subjonctif, comme la phrase qui ouvre *L'étourdit* : « Qu'on dise reste oublié derrière ce qui se dit dans ce qui s'entend. *Cet énoncé qui paraît d'assertion pour se produire dans une forme universelle, est de fait modal, existentiel comme tel : le subjonctif dont se module son sujet, en témoignant.* » *Autres écrits, op. cit.*

La rencontre de « variété » et de « vérité » met en jeu la sonorité musicale de lalangue, avant toute référence. La production de sens est de surcroît : d'abord, il y aura eu jeu — inaperçu, puisque non-lu — de lalangue. La rencontre sonore apparaît néologique — lapsus, mot d'esprit — quand nous la lisons, quand nous l'attrapons par de l'écrit²⁰. De cette rencontre sonore, l'écriture fait jaillir du sens. Nous ne saurions rien si nous ne lisions pas les sonorités de lalangue. La découverte de Freud, c'est que cette lecture se fait sans nous. La parole met en jeu ces rencontres, ces pataquès sans que la conscience en soit avertie. C'est que l'écriture ne les fait pas apparaître : on ne cesse d'énoncer du sens qu'on n'entend pas parce qu'on ne le lit pas. On ne cesse de ne pas entendre du sens qu'on refoule, qu'on ne laisse pas apparaître par de l'écrit. Du néologique, du lapsus, du *Witz*, de l'unebévée. Cesser de ne pas entendre l'écrit de lalangue — écriture sans surface, sans trace — est l'effet de l'interprétation. La psychanalyse fait fond sur ce mystère de l'efficacité de l'interprétation. Ce mystère, Lacan le cerne dans un ça s'écrit, un ça s'écrit sans scène, sans autre scène que le parlêtre. Ça s'écrit dans le nouage de lalangue et du corps, avant toute projection sur une surface.

Nous voilà ramenés à la question de l'interprétation. D'où vient donc qu'une interprétation puisse, dans la pratique psychanalytique, modifier le symptôme, le déplacer, voire le faire tomber ?

La hâte et l'oeuvre

Si la poésie est nécessaire à l'interprétation, encore faut-il, pour qu'elle porte, qu'elle se dise à propos. À propos dans un transfert. Dans un dispositif analytique, c'est-à-dire au bon moment. Une interprétation conclut, à propos, un temps où on ne comprenait pas. Un texte peut explorer génialement les replis les moins accessibles de l'âme, son lecteur en sera-t-il allégé de son symptôme ? La tragédie de Sophocle a-t-elle donné aux Grecs la moindre idée de l'inconscient ? Non, mais les filles de familles juives narguant de leurs symptômes le docteur Freud, incapable de les guérir, auront eu cet effet-là : qu'il se taise. Tombant à propos, leur intervention aura porté, porté l'invention de la psychanalyse. Tombant à quel propos ? Il n'est pas besoin de le savoir pour que la justesse du propos — de l'à propos — opère. C'est cela, le savoir qui échoit à Freud dans cette opération : c'est tombé juste sans qu'il le sache. Ce « tomber juste », n'est-ce pas ce qui mobilise le poète ?

Pourquoi le poète écrit-il ? L'écriture permet de préparer longuement, savamment l'événement du chant poétique, de la représentation théâtrale, de la lecture. Mais cet événement — le spectacle, la lecture —, s'il produit un effet qu'Aristote a qualifié de cathartique, ne suffit pas, à lui seul, à lever un

²⁰ C'est parce qu'ils sont transcrits qu'on peut faire recueil des néologismes de Lacan, en s'appuyant sur les dictionnaires de la langue (en deux mots). Mais on ne peut recueillir le *ça s'écrit*.

symptôme. Il ne fait pas interprétation. Y aurait-il, dans la fonction sociale de l'art poétique, quelque chose qui en entraverait l'effet d'interprétation ? Quelque chose que le dispositif analytique lèverait ? Ce quelque chose, Lacan, après sa rude empoignade avec Joyce, le localise dans la fonction de la hâte. « La fonction de la hâte dans Joyce est manifeste, écrit-il. Ce qu'il n'en voit pas, c'est la logique qu'elle détermine. »

C'est un rendez-vous avec l'Autre que l'œuvre, indéfiniment, diffère. Tout à son travail, l'auteur ne reporte-t-il pas à plus tard le moment de la rencontre de cet Autre à qui il adresse son œuvre ? Il se hâte de l'achever avant que la mort l'en empêche. Anticipant sa mort, l'œuvre en fera un non-événement, comme elle aura fait de sa vie un non-événement²¹. Le travail d'écriture auquel s'astreint Joyce, et qui l'amène à consacrer l'essentiel de son temps à fomentier les énigmes du texte qui doit lui survivre (trois siècles, estime-t-il), suspend sa vie à l'œuvre.

Que Joyce ait joui d'écrire *Finnegans Wake* ça se sent, poursuit Lacan. Qu'il l'ait publié, je dois ça à ce qu'on me l'ait fait remarquer, laisse perplexe, en ceci que ça laisse toute littérature sur le flan [on entend que la littérature est à terre, exténuée, sur le flanc ; mais on lit qu'elle en est baba, comme deux ronds de flan]. La réveiller, c'est bien signer qu'il en voulait la fin. Il coupe le souffle du rêve, qui traînera bien un temps. Le temps qu'on s'aperçoive qu'il ne tient qu'à la fonction de la hâte en logique²².

Écrivant *Finnegans Wake*, Joyce réveille un autre ressort de la création littéraire que le rêve vain d'une survie par l'œuvre. Une autre jouissance. Pourquoi donc, si l'activité d'écrire est à elle seule jouissance, pourquoi Joyce se sent-il tenu de publier cette œuvre ? Réponse : la jouissance de la langue n'assure en rien l'immortalité du poète. Tout en voulant la fin de la littérature — du rêve dont il vient à couper le souffle —, il s'inscrit tout de même dans le fantasme de faire tenir le nom de Joyce pour les siècles à venir. Joyce ne s'autorise à une telle écriture que dans cette logique de la hâte que note Lacan : ce n'est pas pour jouir de la langue qu'il écrit, c'est pour que le nom de Joyce soit gravé sur la couverture d'un livre.

Il y a pohâte...

Joyce écrivant — comme tout faiseur d'œuvre d'art ? — serait dans une certaine hâte. Dans une logique qui commanderait son écriture. Cette logique, Lacan en avait déployé les ressorts, au sortir de la guerre, dans un article

²¹ Lu Xun, lettré chinois happé par la modernité, son contemporain, l'avait très clairement perçu à la lecture (en japonais) de Freud. Cf. « Intermède II » in : Laurent Cornaz et Thierry Marchaisse, *L'indifférence à la psychanalyse. Rencontre avec François Jullien*, Paris, Puf, 2004.

²² J. Lacan, *Autres écrits*, op. cit., p. 570.

fameux²³. « Le sujet de l’assertion conclusive, écrivait-il, s’isole par un battement de temps logique d’avec l’autre, c’est-à-dire d’avec la relation de réciprocité²⁴. » Ce Je qui conclut est pris dans une certaine hâte. Il doit produire son assertion conclusive avant que l’autre, le devançant, ne la rende inopérante. À laisser passer le moment de conclure, l’indécision ne peut plus être levée...

Passé le temps pour le moment de conclure, c’est le moment de conclure le temps pour comprendre. Car autrement ce temps perdrait son sens²⁵.

Le battement de temps qui scande la relation à autrui passe bien par l’épreuve de la hâte, qui s’isole là comme une fonction décisive à l’accession de la certitude d’être soi. Une telle certitude, montre l’apologue commenté par Lacan, ne s’atteint qu’en anticipant, c’est-à-dire dans l’incertitude.

Cette exploration de « la forme fondamentale d’une logique collective²⁶ », Lacan l’avait entreprise avant le « retour à Freud », avant l’aventure du séminaire. Le sujet dont il s’agissait alors était encore celui de l’intersubjectivité, le sujet cartésien qui se définit comme pensant, qui sait être celui qui dit Je. Un double bémol était alors introduit dans la philosophie qui se fonde sur le cogito : la temporalité nécessaire à son avènement, temporalité qui exclut toute certitude qui ne soit pas anticipée, et la dimension collective. Cette logique temporelle que détermine la fonction de la hâte s’inscrivait dans le registre du collectif, dans le rapport à ce qu’un temps Lacan désignait du nom de petits autres. Or, dès « Le séminaire sur La Lettre volée » par quoi s’ouvre le recueil des *Écrits*, Lacan situe le transfert sur un autre axe que la relation a-a’ qui me lie à l’autre comme alter ego²⁷. Cet axe s’interpose entre un « en deçà du Sujet » et un « au-delà de l’Autre » par le seul effet de la parole que rend praticable le dispositif psychanalytique.

Cet effet de la parole où l’Autre est convoqué — que la psychanalyse rend praticable — désinscrit le Je dans de son rapport aux petits autres, au public des petits autres. Que devient, en analyse, la fonction de la hâte ?

...et po(a)te

Le 16 janvier 1973, Lacan fait référence à cet article ancien pour noter sa « bonne orientation » et pour... corriger sa perspective. Ce n’est pas « d’être un entre autres » qui y détermine la logique en jeu, mais « d’être, par rapport aux deux autres, celui qui est l’enjeu de leur pensée ». Ce que met en jeu cette logique temporelle, ce n’est plus un collectif de sujets « en première personne », c’est, maintenant, l’objet a : « Chacun n’intervient dans ce ternaire

²³ J. Lacan, « Le temps logique et l’assertion de certitude anticipée » publié dans les *Cahiers de l’art* en 1945 et repris dans les *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, pp. 197-213.

²⁴ *Id.*, *Écrits*, *op.cit.*, p. 208.

²⁵ *Id.*, *ibid.*, p. 206.

²⁶ *Id.*, *ibid.*, p. 211.

²⁷ C’est le schéma L que déploie cette leçon du *Séminaire*, ainsi que la « parenthèse des parenthèses » ajoutée, pour le lecteur, en 1966. dans les *Écrits*, *op. cit.*, p. 53.

qu'au titre, justement de cet objet a qu'il est sous le regard des autres. » C'est en tant qu'objet du regard de l'autre (et non plus en tant que Je qui dit je²⁸) que se produit, « dans une articulation ternaire », une identification où « l'Autre ne saurait, dans aucun cas, être pris pour un Un ». Enjeu de la pensée des autres, dans le jeu en cascade des regards de l'un sur l'autre, Je n'est pas Je. Car, si le dispositif analytique met à l'épreuve d'une expérience, c'est bien celle où se vérifie qu'« en aucun cas ne peuvent se tenir pour support deux comme tels ».

Qu'est-ce que cet objet a qui vient prendre la place du sujet ? Au lieu d'un Je qui conclut, un objet qui choit ! La persévérance des dix premières années de séminaire a conduit Lacan à cette trouvaille qui, depuis le stade du miroir, en passant par le sophisme du temps logique, puis la critique de ladite « relation d'objet » et celle de « la prétendue disparité du transfert », était bel et bien (c'est sa « bonne orientation ») au cœur de son frayage. C'est au cours du séminaire *L'angoisse* que Lacan épingle d'une simple lettre, petit a, cet objet qui n'est que semblant et qui cause le désir. L'invention de l'objet a tient précisément dans cette écriture que Lacan promet explicitement en janvier 1963²⁹ : comment donner moins à la représentation, à la nomination qu'en obligeant le lecteur à énoncer à chaque fois le syntagme « objet petit a » ? Cet « objet », en effet, n'est pas ça : il n'est donc pas Un. Aucun nom ne lui convient, non parce que tous seraient inconvenants, mais parce que ce qu'il y aurait à nommer n'est pas ça³⁰.

Reconnaître l'objet a dans la logique de l'identification conduit Lacan à poser la question de l'activité littéraire, celle où l'écrit s'interpose dans la temporalité du rapport à l'Autre :

C'est très précisément en ceci [que l'Autre ne saurait, dans aucun cas, être pris pour l'Un] que, dans l'écrit, quelque chose... quelque chose se joue qui..., à partir de ceci de brutal : prends pour uns tous les uns qu'on voudra — que les impasses qui s'en révèlent sont par elles-mêmes, pour nous, un accès possible à cet être, une réduction possible de la fonction de cet être dans l'amour³¹.

Ce qui se joue « dans l'écrit » serait, pour Lacan, producteur d'impasses. Mais d'impasses fécondes en cela qu'elles seraient, du point de vue de l'analyste, un accès possible à « une réduction possible de la fonction de cet être dans l'amour ». Comment comprendre cela ?

²⁸ Dany-Robert Dufour s'appuie sur cette définition linguistique du sujet qu'il repère chez Benveniste et qui lui permet ses pénétrantes analyses des textes de Samuel Beckett. Mais ne tenant pas compte de la destitution de ce sujet qu'opère Lacan avec la trouvaille de l'objet (a), il en diagnostique, dans les phénomènes de société récents, la pure et simple disparition. Rien de moins, juge-t-il, que la fin de l'aventure humaine. Ce qui l'amène à emboîter le pas de certains prophètes qui se revêtent de la psychanalyse pour annoncer l'apocalypse.

²⁹ Cf. Jean Allouch, *La psychanalyse : une érotologie de passage*, Paris, EPEL, 1998.

³⁰ Ce qui cause le désir se distingue ainsi de l'ineffable (dans lequel nous noient les points de suspension de l'écriture bataillienne).

³¹ Ce passage est transcrit par Jacques-Alain Miller in : Jacques Lacan, *Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 64.

Quinze mois plus tard, dans une séance des *Non-dupes errent*, le 9 avril 1974, Lacan revient encore sur son article de 1945. L'important, dans cet apologue des trois prisonniers, ce n'est pas qu'ils concluent — « de travers » précise-t-il —, mais qu'il faille trois temps ; qu'entre l'instant de voir et le moment de conclure, il faille un temps qui les relie, un temps pour comprendre. La scansion qui leur est commune, ces arrêts et re-départs, rien ne les motive que le nouage de ces trois temps. C'est parce que ce « ballet » est pris entre l'instant de voir et le moment de conclure qu'il fait preuve. Preuve, remarque-t-il, que dans l'après-coup, quand il s'agit de fonder son identification. « C'est comme ça, dit-il, que les êtres s'imaginent une universalité quelconque », alors que « ça ne comporte entre eux aucune espèce d'identité de nature ». Ce qui est commun aux hommes, ce n'est pas un universel (« nature humaine » est un mot qui ne sert qu'à boucher ce réel : impossible de trouver un référent à l'humanité), mais rien qu'un battement de temps, une scansion — que Freud avait repérée, au sortir de l'autre guerre, la première, dans la répétition. Ce qui fait preuve, donc, n'est pas un réel que rejoindrait la conclusion (« J'étais donc bien un blanc »), ce qui fait preuve, ce qui éteint le symptôme quand l'interprétation touche juste, est de l'ordre de la coïncidence.

C'est en emboîtant le pas du cas, des signifiants qui mènent la danse, que, poétiquement, l'analyste modifiera la cadence. Il n'a même pas besoin de le savoir, l'analyste, pour que ça marche. Mais il vaudrait mieux qu'il en sache un petit bout, afin qu'il puisse, comme Lacan l'a fait dans son séminaire, en rendre compte à ses contemporains. Rendre compte de l'insu, de l'insu que sait de l'unebêvue, et que ce savoir est celui de lalangue. Lalangue qu'analyste et analysant partagent. Une musique, un rythme à tout le moins. La pulsation du signifiant.

Sur quoi porte l'interprétation

Le dispositif littéraire, c'est l'institution de l'écriture, de l'alphabet pour nos langues indo-européennes, qui l'a rendu praticable. Sur ce dispositif, s'est réglée notre culture lettrée : la lettre peint le phonème qui porte la phrase qui porte la pensée. Déchiffrant la lettre du texte, nous croyons accéder à la pensée de l'auteur. Logocentrisme, dénonce Jacques Derrida, dès 1967, proposant pour faire pièce à la « métaphysique de l'écriture phonétique », son idée d'une « archi-écriture », d'une « écriture avant la lettre » qu'il identifie aux « traces mnésiques » postulées par Freud dans son « Esquisse d'une psychologie scientifique³² ». À quoi Lacan répond :

Ce que j'ai inscrit, à l'aide de lettres, des formations de l'inconscient pour les récupérer de ce dont Freud les formule, à être ce qu'elles sont, des effets de

³² J. Derrida, *De la grammatologie*, Paris, Minuit, 1967 et *L'écriture et la différence*, Paris, Seuil, 1967.

signifiant, n'autorise pas à faire de la lettre un signifiant, ni à l'affecter, qui plus est, d'une primauté au regard du signifiant³³.

Lacan ne cherche pas, comme le fait Derrida, à « déconstruire la métaphysique occidentale », à subvertir, de l'intérieur, le dispositif littéraire. Il cherche à rendre compte de l'effet d'une interprétation. Il situe son discours dans le dispositif de la psychanalyse³⁴. Comment se fait-il qu'une parole dite dans le transfert opère ? Est-ce là l'effet d'une suggestion — auquel cas Freud n'aurait rien découvert et la psychanalyse est à ranger parmi les thérapies morales ? Ou — et c'est la position qui met Lacan au défi permanent de la soutenir, avec ses analysants comme avec son assistance du séminaire — l'effet d'une interprétation est-il réellement, à la place du symptôme, l'advenue d'un sujet désubjectivé, soutenant sa division ?

C'est de cette place où il est acculé à dire, à dire en quoi l'interprétation opère réellement, que parle Lacan, qu'il se démène comme un diable, face à son public, avec ses mathèmes. L'écriture de ses mathèmes, d'emblée, se situe hors du dispositif littéraire. Elle vient à l'appui de son dire. Un mathème lacanien, c'est un point d'appui, trouvé à la lecture de Freud, pour parler, à du psychanalyste supposé, de la pratique psychanalytique. Il n'empêche. À manipuler des petites lettres, ne suggère-t-il pas qu'il formalise, comme le font les scientifiques, un donné, un objet, sinon de science, à tout le moins de savoir positif ? La mésaventure derridienne le prouve : ses mathèmes offrent occasion à mettre en usage du savoir à partir du semblant. Ce parasitage de son dire importune Lacan : le psychanalyste à qui il adresse la performance de son dire (au risque de ne pas être compris), risque trop facilement de suivre l'herméneutique déconstructive que propose le philosophe, en pensant, de bonne foi, être ainsi introduit au « savoir lacanien » ? Raté donc ! L'appui pris sur la formalisation mathématique mène à l'envers de ce qu'il cherche à montrer. Il va falloir recommencer³⁵.

Mais pour pouvoir recommencer, encore faut-il trouver un autre appui que celui de la formalisation mathématicienne sur lequel, depuis vingt ans, Lacan s'est appuyé. Cet autre appui est un renoncement, comme le note pertinemment Milner. Lacan ne peut se soutenir du discours du psychanalyste et vouloir faire œuvre, c'est-à-dire anticiper le moment de conclure. Anticiper implique qu'on se représente un événement non advenu. Ce que cherche à faire l'écriture de la science. La règle de la psychanalyse interdit à l'analyste d'anticiper sur le dire de l'analysant ; ce pourquoi seule la poésie permet l'interprétation. La poésie présent du dire. Lacan se pliera à cette contrainte qui

³³ J. Lacan, « Lituraterre » in : *Autres écrits*, op. cit., p. 14.

³⁴ Cf. Marcelo Pasternac, *Limites de la psychanalyse, Lacan ou Derrida*, Paris, L'Harmattan, 2002.

³⁵ « Je r'commence » est la parole qui ouvre le séminaire *Les non-dupes errent*, le 13 novembre 1973. À partir de cette séance, les ronds de ficelle, et les nœuds qu'on fait avec, accompagneront pratiquement toutes les énonciations de Lacan.

est celle de l'analyse jusqu'à faire cas du lapsus par lequel, le 8 mars 1977, il va gripper la mécanique du tourniquet du mathème des quatre discours, laissant parfois certains de ses auditeurs³⁶.

Le savoir de lalangue : une affaire commune

Le néologisme *varité* arrive dans un moment où Lacan met en cause la technique freudienne de l'interprétation : il n'y a pas de noyau de vérité, de trauma à mettre au jour ; il y a « ce quelque chose qui ne fonctionne qu'à l'usure », « dont est supposée la vérité » — et il faudrait tâcher de voir, dit Lacan, sur quoi ce quelque chose se fonde. Si ce n'est pas le réel, le noyau traumatique, comme dit Freud, que les libres associations de l'analysant, même prises au pied de la lettre, permettent de toucher, qu'est-ce qui fait l'efficace d'une interprétation ? « Qu'est-ce qu'un énoncé a-t-il à faire avec une proposition vraie ? » C'est là que surgit *varité* : sur et en place de ce quelque chose dont est supposée la vérité. « Mais ça n'est pas parce que ça s'écrit que ça donne du poids à ce que j'évoquais tout à l'heure à propos de l'au pied de la lettre. » Et la question, radicale, tombe :

Bref, il faut soulever la question de savoir si la psychanalyse n'est pas un autisme à deux.

Un autisme à deux, n'est-ce pas l'axe a-a' du schéma L ? Axe de ce qui fait sens et qu'on suppose vrai quand on suppose qu'associer librement garantirait de dire le vrai. C'est la vérité de la prière que mettent en jeu les religions : toute prière est vraie du moment où Celui à qui on l'adresse la reçoit. Qu'est-ce qui permet de « forcer cet autisme » ?

Il y a une chose qui permet de forcer cet autisme — c'est que lalangue est une affaire commune.

C'est ce même verbe — permettre — qu'utilisera Lacan le 17 mai quand il rappellera à ses auditeurs : « Il n'y a que la poésie, vous ai-je dit, qui permette l'interprétation. » Le fait que Lacan introduit sa réponse par la formule « il y a une chose » (et donc pas deux) et la reprise du verbe « permettre » autorisent la superposition, et le croisement, des deux formules :

<i>lalangue en tant qu'affaire commune</i>	<i>de forcer l'autisme à deux.</i>
<i>il n'y a que</i>	<i>qui permette</i>
<i>la poésie</i>	<i>l'interprétation.</i>

La poésie dont parle Lacan serait lalangue en tant qu'affaire commune. Un paradoxe ou, si l'on veut, un mystère : quoi de plus privé, en effet, que cette lalangue, cette mamalanguage que chaque *infans* reçoit, dès avant sa naissance, de celle qui l'accueille en lui parlant ? Cette langue qu'une mère est seule à comprendre, cette langue intimement privée est pourtant, d'emblée, commune.

³⁶ Cf. *L'Unebêvue*, n° 21, Paris, EPEL, p. 109.

Quiconque peut s'y immiscer, entrer dans sa danse. Ce qui est commun dans l'affaire passe par le corps. Il suffit d'attraper ce qui met les corps en synergie, un rythme, une scansion, *fort-da*. D'attraper du signifiant pour que, forçant l'horizon du seul corps maternel, d'autres corps entrent dans la langue. Encore faut-il y entrer en cadence : forcer l'autisme ne se peut qu'en respectant la langue à laquelle s'accorde le souffle, le corps vivant de l'enfant. Mais qu'est-ce que le langage sinon ce forçage même ?

« Les langues s'éloignent », dit Lacan, elles se traduisent l'une dans l'autre. Traduire ? Une opération difficile, pensons-nous, et qui demande un long apprentissage. Nous pensons cela car nous avons en tête des discours construits dans une langue très élaborée qu'il s'agit de restituer dans une autre langue aussi élaborée, avec toute la complexité grammaticale, la richesse sémantique que leur a données leur auteur. Mais, bien avant que, prenant appui sur l'écriture de ces langues, nous soyons capables d'une telle prouesse, enfants n'étions-nous pas dans une incessante traduction ? Parce que aucune langue ne se présente à lui dans sa syntaxe et sa morphologie, toute langue, y compris celle du vent ou des oiseaux, parle à un enfant. Il n'y a que la poésie qui, dans la langue instituée que cet enfant finira par habiter, puisse restituer un écho de ce qu'alors il entendait et dont son corps se souvient.

Bien que les langues s'instituent et s'éloignent les unes des autres, bien que les cultures qu'elles développent secrètent leurs savoirs propres, bien que leur étude laisse toujours la possibilité de la traduction, « le seul savoir, soutient Lacan, reste le savoir des langues ». Le savoir n'est pas ce qui d'une langue à l'autre est l'objet de la traduction, le savoir est la langue même. Les langues savent. Elles savent l'insu de l'oubli : « La langue, c'est ce qui permet que le vœu, on considère que ce n'est pas par hasard que ce soit aussi le vent...³⁷. » La langue est affaire commune là où elle ignore les barrières des langues instituées. Là où elle est rythme, chant, homophonie, là où elle est poésie.

D'une poésie qui permette l'interprétation

Si les poètes chinois « ne peuvent pas faire autrement que d'écrire », ils n'en sont pas pour autant réduits au silence de la lettre : lisant leurs poèmes, ils chantonnent. Dans une écriture qui n'écrit pas les sonorités de la langue, le poème « ek-siste » à son écriture puisque pour l'entendre, dans sa musique, il faut connaître par cœur la prononciation des idéogrammes posés sur le papier. La poésie chinoise, la poésie créée par cette écriture non phonétique de la langue, ne se révèle pas toute à l'écrit. Son chant reste l'apanage de « quelque chose d'autre » que le passage nécessaire par l'idéogramme : la mémoire, orale, vivante, du lettré, et même sa graphie puisqu'elle est dans le geste et non dans la forme figée qui se donne à voir.

³⁷ Jacques Lacan, « La troisième », conférence donnée à Rome le 01/11/1974.

L'interprétation psychanalytique, quant à elle, ne se mi-dit que dans l'à propos de son énonciation. Si, dans le transfert, la parole parvient à modifier le nœud d'un symptôme — car cette écriture-là fait nœud à même la chair (« hystérie » reste à jamais le nom du lieu de cette découverte) —, c'est que le symptôme, « en tant que tel » aurait dit Lacan, est fait de langage. D'une écriture qui ne cesse pas de ne pas s'écrire, sauf à la lire en son néologisme. D'un indécidable. Le parlêtre : l'impossible accroche du vivant avec lalangue.

Il n'y a que la poésie qui permette l'interprétation. La poésie, lalangue quand elle fait affaire commune, pas le symptôme littéraire qui la plombe dans l'œuvre. Il faut pour cela que le poète — je veux dire l'analyste — n'inscrive pas son activité dans l'institution qui régente le rêve d'immortalité : le commerce des œuvres. Ne poursuive pas, par conséquent, le rêve d'un culte de mémoire, d'un amour qui lui serait dédié par ses lecteurs au-delà de sa mort. Son art, l'analyste ne le pratique que sous transfert, à même le dire de son analysant. À même lalangue — au risque, bien entendu, que ça ne tienne pas. Effet non garanti. Le discours psychanalytique, que Lacan définissait comme un lien social, offre un lieu pour cette pratique débarrassée de l'obsession de l'œuvre, et dans laquelle jaillit, dans le surgissement de l'équivoque, la poésie de l'interprétation. Lire, au fil de l'énonciation, ce que l'écrire de l'écoute analytique fait apparaître dans le discours et le dire. En faire entendre la poésie du dire de l'analysant en le scandant, en faisant saillir l'allitération d'une homophonie, la répétition d'une rime. Rien dans cette pratique poétique que d'avance une forme fixe : la règle est que tout soit matière à po(a)ter : la rime (le lapsus, toute « formation de l'inconscient ») génère le genre, et non l'inverse. Ça va sans qu'on sache bien où. Une analyse : le déchiffrement d'une partition non écrite. Partition de soi, de ce qui tombe en l'interprétant.

Disant qu'il n'était pas poète, jouant de la voix, Lacan mi-disait à l'adresse du po(a)te qu'il supposait l'écouter. Mi-disait quoi ? Ce qui, hors d'une écoute poétique, ne cesse de rester non écrit.